

## L'ombre du Mal dans *Colline* de Jean Giono

Clara CUBETA

Envisager l'étude de *Colline* de Jean Giono sous l'approche de la question du Mal peut, dans un premier temps, surprendre. En effet, classé, dès le début, comme roman régionaliste, ce roman ne semble proposer qu'un univers paysan et artisanal peuplé de personnages parfois violents mais jamais méchants. Et pourtant, si le Mal ne s'impose pas d'emblée dans *Colline*, son ombre est néanmoins présente et surtout menaçante. En effet, *Colline* enracine son intrigue en un monde tranquille et traditionnel que vient alors perturber un événement naturel : la sécheresse. Cependant, derrière ce simple fait, le roman de Giono met en scène un univers d'hommes dominé par la hantise du Mal. Le Mal et ses masques s'imposent en effet comme le principal motif de l'intrigue. Le Mal envahit d'abord chaque recoin de l'espace en déstructurant le monde des hommes, créant ainsi un malaise fantasmatique obligeant les personnages à réagir et surtout, à trouver un coupable. Dans une première partie, nous dégagerons cette omniprésence du Mal en insistant plus particulièrement sur sa fonction de déstructuration : ensuite, dans un second temps, nous verrons comment les paysans répondent à cette déstructuration en cherchant à tout prix un coupable. Cette recherche s'impose alors comme obsédante et pousse les personnages « bons » à des comportements douteux. C'est cet aspect du roman que nous soulignerons en dernière partie : en ancrant ses personnages principaux en une constante ambivalence, *Giono* enracine la question du Mal et de sa représentation en dehors d'un simple cadre manichéen.

### I. L'omniprésence du Mal : Déstructuration de l'ordre

#### A. Déstructuration de la vie quotidienne

Si le roman débute avec l'arrivée du médecin aux Bastides blanches, hameau tranquille qui vit pacifiquement depuis sa création, c'est que le père Janet est malade. En effet, rien ne va plus depuis qu'il est tombé, la tête dans l'eau. Depuis, « *il boit, il chique, il parle, il remue les doigts et la moitié des bras ; le reste, c'est de la souche morte* »<sup>1</sup>. Le

<sup>1</sup> Jean Giono, *Oeuvres romanesques complètes*, Gallimard, La Pléiade, 1971, p. 134.

verdict du médecin est sans appel : « *Ça va suivre son cours normal ; il n'y a rien à faire* ». Le sort du vieux Janet est désormais scellé. Dans cette société d'avant-guerre, on attend la mort comme l'arrivée d'une autre saison, à la seule exception, que dans le cas de Janet, il s'agit de la dernière. C'est le « *cours normal* » de la vie. Pas même besoin de soins palliatifs pour Janet : son seul remède sera la mort. Et aux Bastides, on espère que le remède fera vite effet. « *Il semble que c'est une politesse qu'ils font (...) de [dire que Janet] va bientôt mourir* »<sup>2</sup>.

Cette attitude face à la mort, dès le début du roman, en dit déjà beaucoup : voir un vieil homme dépérir crée un malaise. Ce n'est pas la mort elle-même qui dérange mais plutôt son spectacle. Le médecin, venu ausculter Janet, présente un diagnostic fatal qui marque l'impuissance de l'Homme face à la sénescence et à son échéance, la mort. La nouvelle ne choque ni n'alarme ni ne révolte. La vie suit son cours normalement, jusqu'à ce que Janet soit déplacé. Parce qu'il appelle sans cesse –ou peut-être parce qu'il se rappelle sans cesse au souvenir de Marguerite qui exécute la moindre de ses requêtes, il est décidé que l'on descendrait Janet dans la cuisine, afin de faciliter le travail de celle-ci. De cette position stratégique, Janet pourra suivre les faits et gestes de la petite collectivité mais aussi et surtout présenter, aux bien-portants, le spectacle de la décrépitude. Seulement, l'effet est immédiat : la présence du malade dans l'entourage de personnes saines détériore rapidement l'atmosphère et dès le premier soir, l'atmosphère est « *malade* »<sup>3</sup>.

Rien ne va plus donc et rien ne sera jamais plus pareil avec le malaise de Janet. Jamais plus Janet ne pourra participer à la vie agricole et prêter la main aux travaux de la collectivité. D'autant plus que de mauvais augures s'annoncent. En effet, depuis que le « *maléfique* » chat noir a fait son apparition, les paysans sentent leur environnement menacé. Et à ces premières perturbations de la vie quotidienne, s'ajoutent rapidement d'autres troubles qui continuent d'entamer la tranquillité du hameau. En effet, la première crise majeure intervient lorsque la fontaine cesse de couler. Le tarissement de l'eau, symbole même de la vie, engendre une précarité du quotidien qui oblige les hommes à rechercher de l'eau dans un autre village, déstabilisant ainsi en profondeur le travail agricole. D'ailleurs, les femmes, n'étant pas introduites dans le secret des hommes, « *s'étonn [ent] de voir les travaux abandonnés* »<sup>4</sup>. La pénurie d'eau modifie toute l'organisation du quotidien, et il faut à présent tout réorganiser autour de ce besoin vital.

---

<sup>2</sup> Idem, p.141

<sup>3</sup> Idem, p.136

<sup>4</sup> Idem, p.155

Après recherches, ils ont trouvé une nouvelle source, une autre fontaine. Mais les hommes, déjà rattrapés par leur égoïsme naturel, rechignent à se plier à la nouvelle corvée collective.

Sur un court laps de temps, voilà que les perturbations se multiplient : l'accident du père Janet, l'apparition –considérée comme menaçante– du chat noir et le tarissement de la source. La conséquence est immédiate, l'environnement des paysans et la vie du hameau sont complètement bouleversés. Il faut dire qu'aux Bastides, on aime les habitudes qui ne changent pas. On préfère le confort de la permanence aux secousses de l'altération. Si donc quelque chose dérange dans ce qui était un hameau tranquille, c'est le changement, la perturbation du quotidien, sa désorganisation.

#### B. Destructuration de l'ordre symbolique : espace clos et protecteur du village

Outre la désorganisation du quotidien, une autre destructuration, symbolique, cette fois, prend les formes d'une menace plus inquiétante encore que la simple désorganisation du commun. Le malaise de Janet rend vulnérable tout le hameau. Désormais, celui-ci n'est plus cet espace clos et protecteur qu'il était. La mort latente y rôde. Janet est celui qui l'introduit auprès de ses congénères. Seulement, la mort ne se déplace jamais seule. Elle entraîne toujours avec elle son cortège malheureux. La petite Marie en sera une victime. Sa maladie soudaine et son état aggravant renforcent le malaise général. Le bouleversement est tel que le médecin n'est pas même appelé. Les parents s'en remettent à la sagesse populaire et à l'excellence du *Raspail*, que Maurras et Jaume « lisent en épelant »<sup>5</sup> et commentent. Ajoutons à cette mort qui rôde désormais dans ce village qui ne protège plus, la menace potentielle des animaux et de la nature qui envahissent sans crainte le territoire des hommes. Giono insiste à plusieurs reprises sur ce phénomène :

*« Il y a de l'herbe sur la placette. Des touffes d'herbe jaune ; comme sur la colline. Cette placette, elle est en train de redevenir un morceau de la colline sauvage, telle qu'elle était avant. Le chemin des plaines est presque bouché par une grande clématite qui s'est écroulée. En temps ordinaire, on aurait eu vite fait de débayer le chemin. Le monde des arbres et des herbes attaque sournoisement les Bastides »<sup>6</sup>.*

Le monde végétal menace le monde des hommes. En effet, la délimitation entre le

---

<sup>5</sup> Idem, p.172

<sup>6</sup> Idem, p.188

village, entre la terre cultivée et la nature et sa terre sauvage s'effrite dangereusement. L'homme se sent ainsi attaqué par une force cachée qui revendique son territoire primitif : le village redevient un morceau de la colline sauvage. Et comme si le monde végétal avait donné le mot au monde animal, voici que celui-ci aussi investit le camp de l'homme :

*« (...) Devant [Jaume], sur l'autre bord de la placette, une ombre se coule sous l'abri du chêne : un sanglier ! Un sanglier en plein jour aux Bastides ! (...) Le sanglier a vu l'homme. Tranquillement il choisit son lit et il se vautre dans la poussière »<sup>7</sup>.*

L'animal « a vu l'homme » et il choisit de rester parmi eux. Le barrage de la civilisation est brisé. L'homme perd son territoire. Que devra-t-il céder encore ? Jaume, tétanisé par la peur, ne défend pas même son clan :

*« Il a peur ; c'est pour cela qu'il n'a pas étendu ses mains vers le fusil. Il ne pense plus à sa puissance d'homme, il pense qu'il a peur, et il se recroqueville dans sa peur comme une noix dans sa coque »<sup>8</sup>.*

Dans ce nouvel espace, la suprématie de l'homme est bravé par l'insolence de la nature. Aucune riposte ne peut être efficace. L'homme ne peut rien faire et Jaume le sait. Désormais seule la peur le motive. Rattrapé par ses angoisses, Jaume perd toutes ses facultés rationnelles. Son monde se désintègre progressivement sans qu'il puisse présenter une parade salvatrice. Depuis l'accident et le malaise de Janet, tous les habitants du hameau assistent, impuissants, à la totale désorganisation de leur village. Janet, d'abord. Ancien homme fort du village, le voilà désormais grabataire. Et depuis cet incident, la source s'est tarie, la santé de la petite Marie décline et le village n'est plus un espace clos et protecteur. Même la nature y reprend ses droits. Bref, le malaise est général. Mais ceci est sans compter sur une autre déstructuration : celle du logos.

### C. Déstructuration de l'ordre du langage, du logos

*« Nous l' [Janet] avons couché. Depuis, il mange, il boit, il chique, il parle, il remue les doigts et la moitié des bras ; le reste, c'est de la souche morte »<sup>9</sup>.*

Depuis son état grabataire, Janet a perdu toute son autonomie. L'énergie qui lui reste

---

<sup>7</sup> Idem.

<sup>8</sup> Idem.

<sup>9</sup> Idem, p.134

s'échappe désormais par la parole, ce dont il ne se prive pas : « *Et il parle. Sans arrêt, comme une fontaine ; comme une de ces fontaines où débouchent les longs ruisseaux souterrains qui viennent du fin fond de la montagne* »<sup>10</sup>.

Ses congénères auraient préféré qu'il se taise. Mais il n'en a pas eu le temps : « *Et, tout d'un coup, cela a commencé. Il y a eu un petit soupir, d'abord, comme un qui prend haleine avant de lever la masse, et les hommes ne se sont pas méfiés, tout d'un coup cela a été sur eux avant qu'ils aient pu se préparer* »<sup>11</sup>.

Aux yeux de tous, il déparle, il divague, il a perdu la tête, bref, il délire. Ce dont Janet se défend bien sûr :

« *Tandis que la plainte continue à descendre du grenier, Janet commence à « déparler ». « – Je déparle. Qu'est-ce que tu es, toi, pour dire que je déparle. (...) La colline ; tu t'en apercevras, un jour de la colline. (...) Pour l'heure elle est couchée, si jamais elle se lève, alors tu me diras si je déparle* »<sup>12</sup>.

Si son discours est considéré comme une divagation, donc, comme un discours incohérent dont il ne faudrait pas tenir compte, il n'en demeure pas moins que celui-ci dérange. En effet, lorsqu'il déparle, Janet jette le blâme sur ses congénères. Et pour cause. Dans un premier temps, Janet désira les sensibiliser à leur environnement mais l'aveuglement et l'obstination de ces derniers appelèrent irrévocablement les foudres du vieux père. Depuis, le caractère apocalyptique de ses paroles dérange et perturbe ses auditeurs. Et le discours de Janet atteint le comble de l'entendement lorsqu'il se perd en phrases au contenu inintelligible : « *T'as compté les dents de la colline ? (...) T'as vu s'elles ont le poil dret ou un petit peu couché dans le courant du vent ? (...) T'as parlé le berli du berlu à la corbelle du corbeau ? (...)* »<sup>13</sup>.

En effet, le discours de Janet a un goût d'ésotérisme et ses paroles au son apocalyptique dérangent ses auditeurs. L'évocation de ce monde « autre » inquiète les paysans qui ne peuvent comprendre. Pourquoi ces phrases, quelles sont leurs significations, pourquoi cette logorrhée ? « *Même la Gritte ne peut plus rester seule avec lui, elle en a peur* »<sup>14</sup>.

<sup>10</sup> Idem, p.135

<sup>11</sup> Idem, p.141

<sup>12</sup> Idem, p.138

<sup>13</sup> Idem, p.175

<sup>14</sup> Idem, p.141

Le langage désarticulé de Janet crée chez les paysans une peur et une inquiétude. Le langage du vieux père, de par sa nature ésotérique est entendu comme une révélation, comme une parole prophétique au contenu annonciateur funeste pour les acteurs du village. L'impact du discours délirant de Janet est donc d'intensifier le climat d'angoisse et par conséquent, de déranger ses auditeurs.

Ainsi donc, pour les habitants du hameau, la conclusion est évidente : toutes les perturbations sont liées les unes aux autres. Une lourde menace pèse sur le hameau. Les discours de Janet ne font qu'accentuer l'effet déstabilisant de leur environnement. Le tout a pour conséquence de créer, dans l'imaginaire des personnages, un phénomène d'accumulation qui engendre un effet de panique, de menace dans lequel l'idée du Mal se développe et enveloppe chaque chose. Aux personnages, désormais de réagir et d'identifier ce Mal. C'est cette riposte et ses différentes formes que notre seconde partie analysera.

## II. Réactions immédiates face à l'avènement du Mal

Les habitants en sont convaincus, il y a trop de malheurs aux Bastides pour que ce soit naturel. Il faut trouver l'origine de ce mal et désigner un coupable. Mettre un nom ou une forme sur ce mal originaire, permettrait du même coup de lui donner un sens. Tout le village se prépare donc à le découvrir. Et si de nombreuses suspicions pèsent sur Janet, on considère d'abord le Mal comme une agression venant du dehors.

### A. Le premier accusé : le dehors

Dans ses menaces à peine voilées, Janet l'avait annoncé : un jour, la colline se réveillerait. C'est donc tout naturellement que la recherche de l'origine du Mal se dirige tout d'abord vers le dehors. Il faut dire que, depuis quelques jours, des éléments naturels ont contribué à susciter la méfiance des hommes. Des bruits, d'abord, manifestent une présence inquiétante : « (...) *la porte du grenier saute de ses gonds. On dirait qu'on écrase une portée de chatons à coups de talon. La nuit vient ; le vent prend de la gueule. (...) Un long gémissement traverse la maison. Ce n'est pas la lucarne, elle est barrée. La fenêtre ? Elle grelotte mais ne geint pas. L'huis ? Le verrou est neuf. Alors, quoi ? (...) La plainte naît ; elle pousse son corps tranchant à travers la chair de la maison qui tressaille* »<sup>15</sup>.

<sup>15</sup> Idem, p.136

Puis un silence, étrange et profond, encercle le hameau. Ce silence se répand en thème récurrent. En l'espace de trois pages<sup>16</sup>, Giono intensifie cette présence, la rendant obsessionnelle : « Il y a quelque chose d'étrange aussi : le silence »<sup>17</sup>. / « Il n'y a pas beaucoup de bruit, j'ord'hui, dit Janet »<sup>18</sup>. / « Le silence est vraiment inquiétant »<sup>19</sup>. / « C'est le silence qui le réveille. Un silence étrange. Plus profond que d'habitude ; plus silencieux que les silences auxquels ils sont habitués. Quelque chose s'en est allé ; il y a une place vide dans l'air. (...) »<sup>20</sup>.

Ce silence est consistant et englobe tout. Il est devenu un élément essentiel de la présence du dehors. Mais ce silence n'est pas le seul à rappeler cette présence de la Nature, le déchaînement des éléments climatiques en témoigne également : « C'est un soir malade. Le vent s'est élevé (...) Tout le jour, le fleuve du vent s'est rué dans les cuvettes de la Drôme (...) il s'est enflé, peu à peu, jusqu'à déborder les montagnes et, sitôt le bord sauté, (...) il a dévalé sur nous (...) une courte foudre gronde et luit. L'air sent le soufre, le gravier et la glace. (...) »<sup>21</sup>. / « Deux jours et deux nuits le vent a soufflé »<sup>22</sup>.

Puis la situation s'inverse : « L'air brûle comme une haleine de malade »<sup>23</sup>. / « Depuis deux jours il semble que le soleil ait fait un bond vers la terre (...). La chaleur tombe épaisse comme une pluie d'orage »<sup>24</sup>. / « Touffeur immobile de l'air »<sup>25</sup>. / Cette atmosphère de « touffeur » est propice à l'éclatement d'un incendie : « La bête souple du feu a bondi d'entre les bruyères (...) sur l'instant, on a cru pouvoir la maîtriser sans trop de dégâts ; mais elle a rué si dru, tout le jour et une partie de la nuit suivante, qu'elle a rompu les bras et fatigué les cervelles de tous les gars. Comme l'aube pointait, ils l'ont vue, plus robuste et plus joyeuse que jamais, qui tordait parmi les collines son large corps pareil à un torrent. C'était trop tard »<sup>26</sup>.

---

<sup>16</sup> Idem, p.143,144,145

<sup>17</sup> Idem, p.143

<sup>18</sup> Idem, p.144

<sup>19</sup> Idem, p.145

<sup>20</sup> Idem, p.159

<sup>21</sup> Idem, p.136

<sup>22</sup> Idem, p.140

<sup>23</sup> Idem, p.153

<sup>24</sup> Idem, p.164

<sup>25</sup> Idem, p.171

<sup>26</sup> Idem, p.192

La Nature se déchaîne et présente un spectacle d'énergie sauvage et effrayante. Le soleil bondit tel un fauve et le feu entraîne le lecteur dans une danse diabolique. Tout ce dehors est dans l'énergie, la puissance, la furie. Et plus rien ne peut lui résister, surtout pas l'homme. Les paysans sentent la menace grandissante et leur première réaction est de vouloir impérativement identifier le responsable, le coupable, l'origine de ce Mal. Le pire n'est-il pas de combattre un ennemi invisible et par conséquent imprévisible ? Alors, la chasse au Mal est ouverte : « Il [Jaume] propose d'aller là-bas, demain, avec les fusils » mais le lendemain, de « là-bas », ils reviennent bredouille. « Ils n'ont rien vu. Ils sont restés tout le jour allongés (...), bien cachés »<sup>27</sup>. Face à la déconvenue de cette battue, Jaume révèle ce qu'il avait caché jusqu'alors : c'est depuis qu'il a vu le chat noir que tout a commencé. Celui-ci est donc tout automatiquement considéré comme le responsable des malheurs qui touchent les Bastides blanches. D'ailleurs, dans l'esprit de la collectivité, ce chat, par sa couleur, ne pouvait être que maléfique. Et comme pour cautionner cette superstition, des faits antérieurs et probants sont énumérés. Il y a le tremblement de terre de 1907, l'orage de Saint-Pancrace et son déluge dévastateur, la foudre assassine qui terrassa le père de Mauras, puis la pendaison de madame Jaume<sup>28</sup>... tous ces événements survinrent quelques jours seulement après les apparitions du chat. Face à cette superstition « empirique », le coupable est tout désigné.

Seulement, aussi coupable soit-il, ce chat n'est qu'un intermédiaire. L'origine du Mal est autre. L'orchestrateur est ailleurs. Puisque rien dans le « dehors » n'a répondu aux attentes angoissées des paysans, ils se rabattent à l'intérieur même du village. Et tout automatiquement, après le chat noir, le coupable est Janet. D'autant que les griefs d'accusation ne manquent pas.

B. L'Agent du Mal est à l'intérieur même du village. Réquisitoire contre Janet.

Toute la personnalité de Janet est mise en accusation. Son rapport au monde, aux choses, sa connaissance du dehors et ses mots si énigmatiques apparaissent alors comme les indices le rattachant inéluctablement à la solde de l'Ennemi.

### 1. Janet et son discours

Depuis son malaise, Janet « déparle » et de surcroît, tout est parti de là :

<sup>27</sup> Idem, p.149-150

<sup>28</sup> Idem, p.152

« *Tout d'un coup, ça a commencé. Si j'ai bonne mémoire, c'est parti dû jour ou Gondran est venu nous dire que Janet déparlait* »<sup>29</sup>. Dans le climat tendu des Bastides, la moindre altération, le plus petit changement est détecté comme inquiétant. Ainsi, le discours discordant de Janet est considéré comme le point de départ des différentes calamités.

En outre, depuis qu'il déparle, Janet a prophétisé la fin des Bastides : « *– Vous êtes foutus. (...) / C'est pas prêt pour la mort, tout ça. / Je suis bien prêt, moi. (...) / Tu es un égoïste. / Je m'en fous. Et je te le redis encore une fois : c'est fini ; vous n'en avez pas pour un mois. Et tu sais que quand je dis quelque chose, c'est vrai* »<sup>30</sup>.

En effet, Janet est celui qui sait et qui « *voit plus loin que les autres* »<sup>31</sup>. Il avait prévu la fin de madame Jaume et il savait, bien avant tout le monde et bien avant Jaume, le père d'Ulalie, que celle-ci se faisait « *tambouriner par le baveux* »<sup>32</sup> Gagou. Ses prophéties apocalyptiques ont donc un goût de fiel. Janet ne déparle jamais pour ne rien dire. Son discours devient perturbant, angoissant.

## 2. Janet et sa connaissance du dehors

Lorsque Jaume se présente au chevet du moribond, c'est afin d'entrer dans la connaissance de Janet. Non seulement celui-ci à une connaissance intuitive bien mieux développée que quiconque mais encore, si Janet est accusé de collaboration avec l'ennemi, c'est qu'il vit dans le secret de la Nature.

« *De tout sûr il est dans l'affaire. Il a toujours été très près de la terre, plus que nous. Il endormait les serpents, il connaît le goût de tout un tas de viandes (...)* »<sup>33</sup>.

Voilà donc le secret de Janet : son rapport étroit au monde, sa proximité avec la vie sauvage, sa profonde empathie avec le dehors. Janet n'est pas un homme dans un environnement, mais homme vivant avec son environnement. D'ailleurs, la narration l'assimile aisément au monde végétal, animal et aquatique : *On dirait une graine qui veut percer et plonger ses feuilles dans le soleil* ». Janet a étalé ses mains sur les draps. « *La*

<sup>29</sup> Idem, p.207

<sup>30</sup> Idem, p.176

<sup>31</sup> Idem, p.152

<sup>32</sup> Idem, p.177

<sup>33</sup> Idem, p.153

main droite, lentement, s'avance de la main gauche. C'est le mouvement d'une branche qui pousse ; un mouvement végétal »<sup>34</sup>. « (...) Janet comme un tronc d'arbre sous les draps »<sup>35</sup>. « (...) c'est de la souche morte »<sup>36</sup>. Giono n'assimile pas Janet à n'importe quel élément végétal. Il choisit la force de l'arbre. Janet est l'ancien homme fort, l'ancien pilier de la collectivité. Mais, désormais, il est devenu faible et Giono le compare à un animal fragile : « Vers la poitrine son halètement d'oiseau palpète. (...) J'ai des serpents dans les doigts (...) quand ma main sera vide, j'aurai plus de mal »<sup>37</sup>. Et puis il y a l'eau, bien sûr : « (...) dans le temps [Janet] était renommé pour connaître beaucoup de choses sur l'eau. (...) C'est lui qui a trouvé la poche d'eau, ici : « Creusez là, qu'il disait, elle n'est pas basse ; je la sens »<sup>38</sup>. « Et il parle / Sans arrêt, comme une fontaine ; comme une de ces fontaines où débouchent les longs ruisseaux souterrains qui viennent du fin fond de la montagne »<sup>39</sup>. Le discours de Janet « coule comme un ruisseau »<sup>40</sup>. Janet est ainsi proche de la terre et de ses secrets, proche des éléments qui l'entourent, proche du chat qui accorde quelques dernières tendresses à ce vieil homme<sup>41</sup>.

Dans cette communauté des Bastides, Janet est donc le personnage atypique, “anormal” car il est partagé entre deux mondes qu'il connaît bien. Cette différence fera de lui le suspect idéal. Ils cherchaient un coupable, une origine à tous leurs malheurs, ils ont trouvé Janet. Janet, celui qui, par son état de moribond a amené la mort parmi eux ; celui qui a déjà un pied dans l'autre monde est celui par qui tout a commencé. Janet serait-il donc « tout mauvais, de l'orteil jusqu'à la tête »<sup>42</sup>? Bien au-delà d'une simple réponse, *Colline* semble être, au contraire, le roman de la question du Mal. En effet, si nos deux précédentes parties s'attachaient à souligner l'omniprésence de ce thème dans le roman, la question de son origine, elle, reste en suspens. *Colline*, à cet égard, semble même être le roman de l'ambivalence car la barrière du Mal et du Bien est ici déplacée ; le Bien se faisant tout aussi bien l'agent du Mal. Dans cette perspective, l'origine du Mal s'écarte de toute vision manichéiste et plonge le lecteur sur une indécision fondamentale faisant de *Colline* le roman de l'ambivalence.

<sup>34</sup> Idem, p.137

<sup>35</sup> Idem, p.204

<sup>36</sup> Idem, p.134

<sup>37</sup> Idem, p.138

<sup>38</sup> Idem, p.161

<sup>39</sup> Idem, p.135

<sup>40</sup> Idem, p.141

<sup>41</sup> « Près de lui, sur le lit, le chat », id. p.189

<sup>42</sup> Idem, p.164

### III. Colline, le roman de l'ambivalence

#### A. Janet

Parce qu'il présente le spectacle de la mort, parce qu'il déparle, parce qu'il sent et sait le monde, Janet est placé du côté du Mal. Il est celui par qui tous les maux sont arrivés : « *Il y a Janet. (...) c'est par lui que tout a commencé* »<sup>43</sup>. / « *De tout sûr, il est dans l'affaire* »<sup>44</sup>.

De l'avis de tous, Janet, par son rapport intime avec le monde a dirigé les forces de celui-ci contre ses congénères. Mais si Janet est aujourd'hui du côté du Mal, il n'en a pas toujours été ainsi. Auparavant, Janet fut aussi le sourcier respecté qui a donné l'eau au village : *Lorsque l'eau de la fontaine s'est tarie, Jaume à dit a Gondran : « - (...) Janet nous la trouverait, peut-être, la source. / - Janet ? Ah va, c'est un couillon. / - Pas tant que ça ; (...) dans le temps ton beau-père était renommé pour connaître beaucoup de choses sur l'eau. Les puisatiers venaient le chercher en voiture, tout exprès. (...). C'est lui qui a trouvé la poche d'eau, ici : « Creusez là, qu'il disait, elle n'est pas basse ; je la sens. » On a bien rigolé d'abord (...) »*<sup>45</sup>.

Sans eau, il n'y aurait jamais eu de hameau aux Bastides blanches. Janet est donc celui par qui la vie aux Bastides a été rendue possible. En outre, jusqu'à ce que « *tout commence* », Janet avait été un personnage bon, placé du côté du Bien. De la même manière, le personnage de Jaume, par son comportement, se déplace aussi au coeur du dualisme.

#### B. Jaume

En effet, celui-ci se veut l'agent du Bien, celui qui n'a « *jamais fait de mal* »<sup>46</sup> et qui lutte contre le Mal. Il apparaît tout aussi naturellement comme le nouveau libérateur : « *Il a compris qu'il était leur chef. Il le savait. C'est bien ainsi* »<sup>47</sup>.

---

<sup>43</sup> Idem, p.152

<sup>44</sup> Idem, p.153

<sup>45</sup> Idem, p.16

<sup>46</sup> Idem, p.206

<sup>47</sup> Idem, p.157

Ajoutons que celui-ci se présente aussi comme l'homme de la raison et du savoir livresque : « *Jaume, c'est celui qui connaît le mieux les collines, et puis, il lit ; non seulement le journal, parfois quand il va à la ville, mais des livres. (...) Il a même un Raspail! Ça c'est sérieux. (...) Ce qui compte, c'est l'opinion de Jaume* »<sup>48</sup>.

C'est aussi l'homme combatif qui affronte le feu n'hésitant jamais à aller jusqu'au bout. Dans l'affrontement contre le feu, Jaume y laisse d'ailleurs « du poil » : « *La longue moustache de Jaume est brûlée d'un côté ; (...) il n'a plus sa veste ; une manche de sa chemise est partie (...)* »<sup>50</sup> et il se démène comme un forcené : « *Jaume a cent bras. L'air gris et visqueux déforme, sans doute, les images, car il apparaît énorme, et agile, comme un lézard d'avant le monde. Il est partout à la fois : il tape de la pioche, il court, il gueule des mots qu'on ne comprend pas mais qui sont bons à entendre, quand même* »<sup>51</sup>. Quand la petite Marie est malade, il apporte son Raspail et ses remèdes : « *Alors, vous êtes sûr que ce n'est rien? demande Babette en accompagnant Jaume jusqu'au seuil. Vous êtes sûr ?/– Ne t'inquiète pas, j'en suis sûr, c'est écrit. /Il tape du plat de la main sur le livre pour attester* »<sup>52</sup>. Et lorsqu'il se sent menacé par Janet, il réagit vigoureusement : « *« Je lui en laisserai pas le temps », pense Jaume, de la rage plein la tête* »<sup>53</sup>.

Bref, Jaume est un homme fort. Il apparaît en figure solaire, positive et incarne la figure du héros. Seulement, tout héros soit-il, c'est un héros impuissant. Impuissant contre la maladie, impuissant contre le feu. Il ne peut guérir la petite Marie. Et dans son obstination à vouloir vaincre le feu, il s'oublie lui-même : « *– Jaume, Jaume.. (...) –Tu es fou, tu ne vois donc pas ?/Il est temps : la flamme sournoise a tourné le lutteur ; encore un peu et elle fermait sur lui sa grande gueule aux dents d'or* »<sup>54</sup>.

Pour Jaume, la faillite est complète et le héros ne parvient à vaincre le Mal. Ce nouvel échec détermine davantage Jaume dans sa lutte. Le Bien doit vaincre. Et depuis qu'il a divisé le monde en deux camps, il se doit de mener son combat jusqu'à la victoire. Après cette illusoire victoire contre le feu, Jaume est conscient de la précarité de leur situation et craint que demain, un autre malheur ne les embrase : « *Cette fois on a gagné ;*

<sup>48</sup> Idem, p.149

<sup>49</sup> Idem, p.190

<sup>50</sup> Idem, p.195

<sup>51</sup> Idem, p.200

<sup>52</sup> Idem, p.172–173

<sup>53</sup> Idem, p.205

<sup>54</sup> Idem, p.201

*demain, c'est elle [la colline] qui gagnera. (...) – Et qui sait, peut-être elle n'attendra pas demain. – Mais tant qu'il y aura Janet. (...) »<sup>55</sup>.*

Tant que le coupable sera en vie, le hameau des Bastides ne sera pas tranquille. Alors, Jaume se décide enfin à franchir le pas et il s'obstine à se mettre au service de son idéologie : *« Il y a longtemps que j'y pense, comme ça, sans savoir au juste ; maintenant je sais, et je vais vous dire ». (...) « Si je dis Janet, c'est que je le sais, c'est que j'en suis sûr. Je ne suis pas un homme à faire du tort à quelqu'un pour rien. (...) tout ce que je vais dire, c'est des choses dont je suis sûr, j'ai cherché les preuves, j'ai tout pesé en moi, j'en suis sûr. (...) – Alors ? (...) – Il faut le tuer, dit-il »<sup>56</sup>.*

Le mot est lâché. Voici donc que l'agent du Bien complotte un acte odieux, le meurtre d'un vieillard agonisant. Prétexte : la culpabilité du vieillard est évidente. Le raisonnement de Jaume est infaillible. Et les paysans *« écoutent, les yeux ronds, bœants, la lèvre pendante, l'oeil élargi (...) »<sup>57</sup>* Les hommes acquiescent. Jaume devient ici la figure de l'orateur, de l'homme que l'on écoute, qui connaît la langue du commun et qui, ici, malgré lui, se fait manipulateur et détourne la vérité pour une phobie personnelle. Jaume a réussi à canaliser tous les esprits sur la dualité du Bien et du Mal. Il voulait un coupable et il l'a trouvé, coûte que coûte.

Jamais, il n'a considéré les malheureux événements comme un enchaînement de causes à effets naturels. En partant du principe qu' *« on ne peut pas toujours avoir du malheur »*, Jaume élabore sa démonstration. *« Tout ça est fait contre nous, nous et nos familles (...). Et par quelqu'un qui est plus fort que nous »<sup>58</sup>*. Bref, le coupable est nommé : Janet est responsable de tout. Or, les malheurs venant de la colline sont le tarissement de la source – la fontaine ne coule plus et la petite Marie boit l'eau non potable de la citerne<sup>59</sup> – et l'incendie. Jamais, il ne vient à l'esprit de cet homme, qui se veut rationnel, que ces incidents peuvent avoir la même origine, à savoir, la chaleur excessive des derniers jours. En effet, la narration réitère les expressions liées à la canicule : *« L'air brûle comme une haleine de malade »<sup>60</sup>. « Le plus pénible c'est à partir de midi. / Depuis deux jours il semble que le soleil ait fait un bond vers la terre : son*

---

<sup>55</sup> Idem, p.204–205

<sup>56</sup> Idem, p.210

<sup>57</sup> Idem, p.209

<sup>58</sup> Idem, p.207

<sup>59</sup> Idem, p.171

<sup>60</sup> Idem, p.171

*brasier rapproché craque au bord du ciel. La chaleur tombe épaisse comme une pluie d'orage. L'air tremble ; de grands tourbillons visqueux le troublent* »<sup>61</sup>. « *Il y a deux jours qu'elle [Marie] grelottait malgré la touffeur immobile de l'air* »<sup>62</sup>.

Le tarissement de la fontaine et l'incendie de la forêt ne seraient qu'une conséquence de la sécheresse. Seulement, chez Jaume, tout s'est coordonné pour répondre à deux répartitions : celle du Bien et celle du Mal. Aveuglé par son obstination et son idéologie, à force de penser le Mal, Jaume a fini par l'inventer. Et ce, tout en se persuadant d'agir « *pour le bien de tous* »<sup>63</sup>.

Jaume est désormais un personnage ambivalent. D'autant plus qu'un autre fait accable le personnage. Accorder une sépulture à Gagou est la première chose à laquelle un homme "bon" aurait pensé. Donner à cet être la dernière reconnaissance qu'un homme est en droit d'attendre aurait été une marque d'humanité. Mais Jaume s'en est totalement déchargé sur sa fille.

Au vu de ces faits, Jaume ne peut donc se prétendre être le représentant du Bien et accuser Janet d'être celui du Mal. L'ambiguïté de ces deux hommes ne permet donc pas de les cataloguer comme l'un étant bon et l'autre mauvais. Mais outre ces deux principaux protagonistes gravitant entre ces deux pôles du Bien et du Mal, un autre protagoniste –et non des moindres– peut aussi s'y inscrire : la Nature.

### C. Ambivalences de la Nature

En effet, la Nature, la colline, le dehors, considérés alors comme « bons » prennent une allure d'agents destructeurs et menaçants : « *Ça marchait bien, avant ; elle n'avait jamais rien dit, jamais rien fait, contre nous. C'était une bonne colline. (...). Elle se laissait faire (...) / Il a fallu qu'il sache ce sacré putain de secret pour la commander, la tenir à son loisir, l'enrager quand il veut* »<sup>64</sup>.

Puis, il y a le feu. Face à l'incendie qui menace tout le hameau et qui a déjà détruit les alentours, on recourt au contre-feu. On utilise ainsi le feu pour neutraliser un autre

---

<sup>61</sup> Idem, p.164

<sup>62</sup> Idem, p.171

<sup>63</sup> Idem, p.206

<sup>64</sup> Idem, p.205

foyer. C'est ce qui les sauvera du désastre : «—Allume le contre-feu. Ah, le départ de la flamme amie. Elle part de nos pieds, penchée sur le sol comme la guerrière qui prend son élan ; vois : elle éteint l'ennemie, elle la couche, elle l'étouffe... »<sup>65</sup>.

Mais le feu, bien que destructeur, c'est aussi cet élément qui fascine. Quand Giono décrit l'incendie qui ravage la garrigue, nous assistons à la célébration d'une énergie certes destructrice mais tellement belle. Sous nos yeux se déploie la danse macabre de la belle rusée face à laquelle même les pins se sacrifient : « *Le tronc s'est plié dans le lit habituel du vent, puis, d'un effort, il a dressé ses bras rouges, il a lancé dans le ciel son beau feuillage et il est resté là. Il chante tout mystérieusement à voix basse. (...) Le pin, là-haut, s'abat dans un émerveillement d'étincelles* »<sup>66</sup>. Rien d'étonnant donc à ce que Gagou se laisse engloutir par cette fascinante danseuse. Fasciné par le spectacle, celui-ci « *entre dans le pays des mille candélabres d'or* »<sup>67</sup>. L'attraction fut la plus forte. Il faut dire que le spectacle était beau. Le feu est donc clairement doté d'une ambivalence : il y a le feu qui menace et celui qui protège. Il y a le feu qui détruit un paysage et le feu qui fascine, qui crée du Beau. *Colline* présente donc des protagonistes aux valeurs profondément ambivalentes. Ambivalence qui se répercute aussi dans les relations des personnages et l'exemple le plus probant est la relation entre Jaume et Janet.

#### D. Ambivalence de la relation entre Jaume et Janet

En effet, ces deux hommes se cherchent mais ne se trouvent pas. Dans son désir de comprendre et de donner une réponse à ses angoisses, Jaume se rend au chevet de Janet. Celui-ci, l'ancien sage devenu le vieux fou pourrait les aider « s'il le voulait ». C'est dans cette optique que Jaume vient l'interroger. Seulement, les deux hommes n'ont pas le même langage et pour cause, ils n'ont pas du tout la même perception du monde. L'incompréhension entre les deux protagonistes est d'ailleurs rendue à son maximum quand on analyse la réception que Jaume fait des paroles de Janet. Le moribond avait seulement tenté d'« ouvrir » la perception de Jaume à une sensibilité au dehors, à une proximité entre l'homme et la nature : « *Tu veux savoir ce qu'il faut faire, et tu ne connais pas seulement le monde où tu vis. Tu comprends que quelque chose est contre toi, et tu ne*

---

<sup>65</sup> Idem, p.202

<sup>66</sup> Idem, p.197-198

<sup>67</sup> Idem, p.200

*sais pas quoi. Tout ça parce que tu as regardé l'alentour sans te rendre compte. Je parie que tu n'as jamais pensé à la grande force ? La force des bêtes, des plantes et de la pierre. La terre, ce n'est pas fait pour toi, unique, à ton usance, sans fin (...)»<sup>68</sup>.*

Mais Jaume ne peut comprendre. Ce qu'il retient de la rencontre, c'est la méchanceté du vieux. Tout emprunt de subjectivité, Jaume ne peut concevoir l'Autre qu'appartenant au camp du Mal. Et le seul impact du discours de Janet est l'amplification de ce Mal : *« Il m'a dit que nous crèverions tous et que ça lui faisait plaisir, et qu'il faisait tout ce qu'il fallait pour ça. (...) Là où, avant, je voyais un arbre, une colline, enfin, des choses qu'on voit d'habitude, il y avait toujours un arbre, une colline, mais je voyais, au travers, leur âme terrible. De la force dans les branches vertes, de la force dans les plis roux de la terre et de la haine qui montait dans les ruisseaux verts de la sève, et de la haine qui palpitait dans la blessure des sillons (...)»<sup>69</sup>.*

Rien ne peut pénétrer la carapace dans laquelle Jaume s'est enfermé – sans doute pour se protéger. Alors que Jaume définit le monde à partir de l'homme, dans une vision totalement anthropocentriste, Janet, lui, intègre l'homme dans le monde et refuse de définir la frontière entre le Bien et le Mal. *« Tu sais, toi, ce qui est mauvais et ce qui est bon ? »*<sup>70</sup> avait-il rétorqué à Jaume. Ces deux hommes appréhendent donc de façon toute différente la force de la Nature et la place de l'homme dans celle-ci. L'écart entre leurs deux perceptions est trop béant pour qu'ils puissent se comprendre. Jaume cherche toujours à donner un sens humain aux événements. Il refuse les remèdes magiques comme solution. Comme lui dira Janet, il fait partie de ceux qui *« [veulent] toujours comprendre »*<sup>71</sup>. Alors que Janet veut d'abord sentir.

Cette différence majeure entre les deux hommes et, au sens plus large, cette différence entre Janet et les autres habitants du hameau est donc la cause de toute la fantasmagorie que ceux-ci développèrent. Tous se sont sentis menacés par Janet, par sa faculté d'entretenir avec le monde un rapport de proximité dont eux sont incapables. Ils se sont laissé aveugler par leurs peurs et leurs angoisses. Janet n'est en aucun cas responsable si ces derniers ne se sont jamais raisonnés. Ses divagations en ont fait un coupable de premier choix or, le médecin avait annoncé son délire et avait recommandé de ne pas s'en

---

<sup>68</sup> Idem, p.178

<sup>69</sup> Idem, p.208

<sup>70</sup> Idem, p.163

<sup>71</sup> Idem, p.163

effrayer. Quant au chat, l'élément déclencheur de toute la crise, celui dont les apparitions ne furent que les premières manifestations d'une suite de malheurs, les paysans se sont souvenu : « *chaque fois qu'il paraît [le chat], c'est deux jours avant une colère de la terre* »<sup>72</sup>. A partir de ce moment-là, ils ne firent que compter le temps et nourrir leurs angoisses. Seul Gagou, l'idiot du village à la subjectivité autre, n'avait pas l'air effrayé quand le chat passait. Ce pauvre chat noir qui, à la fin du récit, passe de l'état de maudit à celui de chat béni : « *Ah, tu sais, nous gardons le chat. Il est des Grandes Bastides. Tu te souviens, quand Chabassut m'a apporté une charretée de foin ? Il était couché dedans ; paraît ; c'est son chat. L'est bien brave. C'est une bonne bestiole ; elle attrape les rats, faut voir ça* »<sup>73</sup> n'était en rien une menace. Les voilà revenus à la raison. Mais par quel détour sont-ils passés !

Le Mal dans *Colline* est donc cette faculté de l'homme à céder si facilement à la peur, à déraisonner et à s'inventer une réalité qui n'est en fait que délires, qu'obsessions. Tout le malaise de *Colline* provient de cette difficulté inhérente à l'Homme de se détacher de sa subjectivité. Janet n'était-il pas tout simplement un homme en demande de ses dernières volontés. Dès l'instant où il tomba malade, il fut déchu de sa condition d'homme. Tout ce qu'il demandait, c'était encore un peu de vie<sup>74</sup>. Mais accompagner un moribond demande un courage extraordinaire et la maîtrise de la peur de la mort. Les paysans, angoissés, n'ont pas répondu à son appel. Au contraire, ils ont amplifié le sens des événements et se sont rassurés en le considérant comme coupable. Une fois le coupable trouvé, toutes les solutions étaient bonnes pour s'en débarrasser, même la solution extrême. L'instigateur de celle-ci, Jaume, investit de sa mission de "libérateur", a ainsi répondu basiquement à son idéologie qui voulait, au nom du Bien que l'élément du Mal soit absolument identifié et vaincu. Ainsi donc, le noeud du Mal dans *Colline* provient de la subjectivité même des personnages. A trop la laisser errer, elle finit par devenir indomptable par la raison et lorsque la brèche de l'angoisse est ouverte, quoi de plus angoissant que l'appréhension d'un danger à venir. A partir de là, tous les extrêmes sont envisageables et toutes les dérives possibles.

---

<sup>72</sup> Idem, p.152

<sup>73</sup> Idem, p.217

<sup>74</sup> Idem, p.176-177